

CONTES SLOVAQUES

TRADUITS PAR

IVAN MILEC

ET

HENRI D'ARMENTIÈRES

Avec un bois de Fred FAY

PRÉFACE DE

M^{me} Olga REVILLIOD-MASARYKOVA



GENÈVE

ÉDITIONS DE LA PETITE FUSTERIE

1926

AVERTISSEMENT DES TRADUCTEURS

Nous présentons ici la traduction de quelques contes populaires slovaques extraits des recueils « Slovenské povesti » de MM. August Florislav Škultéty et Paul Dobsinský (éditions Salva et Herle à Ruzomberok) et « Prostonarodne Slovenske povesti » de M. Dobsinský (édité par la S. A. pour l'impression de livres à T. Svatý Martin, 1920).

Nous estimons devoir avertir le lecteur que la traduction de ces contes n'est pas toujours littérale. Comme toute traduction de poésie populaire, celle-ci présentait des difficultés assez grandes. Nous nous sommes efforcés d'apporter au lecteur français à la fois la lettre et l'esprit de ces savoureux contes slovaques, ce qui nous a obligés, bien malgré nous, à transiger tantôt avec le texte slovaque, tantôt avec le français usuel. En effet, il faut savoir que les contes sont écrits dans une langue simple et fruste : celle des bonnes vieilles, lorsqu'elles les racontent aux enfants. Nous avons voulu, dans la mesure compatible avec la langue française, reproduire ce parler rude et coloré. Cela explique certaines lourdeurs de style, ces répétitions et ces constructions particulières qui ne sonnent pas toujours très purement, mais dont l'emploi était pour

nous l'unique moyen d'échapper au fameux « traduttore, traditore ».

Ainsi averti, le lecteur ne cherchera dans ce recueil de contes autre chose que l'expression de ces sentiments profondément humains, beaux dans leur sincérité, qui font le charme du peuple slovaque. Puisse-t-il, dans cette recherche, ne point être déconvenu.

Genève, décembre 1925.

Ivan MILEC
Henri d'ARMENTIERES.

Les douze mois

Jadis, il était une mère qui avait deux filles. L'une était sa propre fille, l'autre sa belle-fille. La sienne, elle l'aimait beaucoup, tandis que l'autre, elle ne pouvait même pas la regarder, et cela parce que Marouchka était beaucoup plus belle que Holéna. Mais Marouchka ignorait sa beauté et n'arrivait pas à comprendre, pourquoi sa mère fronçait les sourcils chaque fois qu'elle la voyait. Elle se deman-

dait en quoi elle n'avait pas satisfait sa belle-mère. Cependant, alors que Holéna ne faisait autre chose que de se parer et de s'orner, alors qu'elle restait dans la chambre à ne rien faire ou qu'elle se promenait dans la cour ou dans la rue, Marouchka dirigeait tout le ménage. Elle rangeait les choses à leur place, cousait, faisait la cuisine et la lessive, filait et tissait, portait l'herbe, trayait les vaches ; elle faisait tout le travail, et pour toute récompense sa belle-mère n'avait pour elle journellement qu'insultes et reproches. Marouchka souffrait, elle souffrait beaucoup ; et sa situation empirait de jour en jour. Et cela, voyez-vous, seulement parce que Marouchka devenait chaque jour plus belle, alors que Holéna devenait de jour en jour plus laide. Alors la mère se disait : « A quoi cela me sert-il de laisser à la

maison ma belle-fille qui est si jolie ? Quand les gars viendront, ils aimeront Marouchka, et ils ne voudront pas de Holéna ». Elle en parla à Holéna ; et alors elles imaginèrent des choses terribles qui ne seraient jamais venues à l'esprit d'un honnête homme.

* * *

Un jour, c'était le lendemain du jour de l'an et le froid était atroce, Holéna qui voulait sentir le parfum des violettes dit :

— Va, Maroucha, à la forêt et me cueille un bouquet de violettes ; je veux le porter à la ceinture, car je désire beaucoup respirer des violettes.

— Mon Dieu, répondit la pauvre Marouchka, mais ma sœur chérie, qu'est-ce

qui te vient à l'esprit? A-t-on jamais entendu dire que les violettes poussent sous la neige?

— Vilaine fille, qu'as-tu à répliquer, quand je t'ordonne quelque chose! File par la porte et si tu ne m'apportes pas de violettes, je te tuerai, menaça Holéna.

La mère poussa Marouchka dehors, ferma vite la porte derrière elle et tira le verrou. Alors, tout en pleurant, la jeune fille se dirigea vers la forêt. Il y avait là des murailles de neige et nulle part on ne voyait la trace d'un pied humain. Elle erra longtemps, longtemps ; elle eut faim et très froid ; et en pleurant encore davantage elle pria le Seigneur qu'il la prenne de ce monde. Alors tout à coup elle vit une lumière dans le lointain. Elle suivit cette lumière et arriva au sommet de la montagne. Là il y avait un grand feu et

autour de ce grand feu on voyait douze pierres et sur ces douze pierres étaient assis douze hommes. Trois d'entre eux avaient la moustache blanche, trois étaient plus jeunes, trois encore plus jeunes, et trois d'entre eux étaient les plus jeunes. Ils étaient assis et ne parlaient pas ; ils regardaient le feu sans mot dire. Ces douze hommes, c'étaient les douze mois. Le grand Janvier était assis sur la pierre la plus haute ; ses cheveux et sa moustache étaient blancs comme la neige et il tenait une massue. Marouchka eut peur et resta sans pouvoir parler. Puis elle prit courage, et en s'approchant elle demanda :

— Mes braves hommes, permettez-moi de me réchauffer ; déjà le froid me secoue.

Le grand Janvier hocha la tête en signe d'assentiment et demanda :

— Pourquoi es-tu venue ici, ma fille, et que cherches-tu ?

— Je suis venue pour les violettes, répondit Marouchka.

— Ce n'est pas le moment maintenant de chercher des violettes, car il y a de la neige, dit le grand Janvier.

— Oh ! oui, je le sais, mais ma sœur Holéna et ma belle-mère m'ont ordonné de leur apporter des violettes de la forêt. Si je ne les apporte pas, elle me tueront. Je vous prie gentiment, mes oncles, où pourrais-je en trouver ?

Alors le grand Janvier se leva de son siège, s'approcha du mois le plus jeune, lui mit à la main la massue et dit :

— Frère Mars, assieds-toi là-haut sur mon siège.

Le mois de Mars s'assit sur la pierre la plus haute et brandit la massue au-

dessus du feu. Le feu grandit, la neige se mit à fondre, les arbres commencèrent à bourgeonner ; puis sous les hêtres l'herbe verdit et dans l'herbe on aperçut des boutons de fleurs. C'était le printemps. Entre les buissons, cachées sous les feuilles, des violettes étaient écloses. Marouchka voyait tout cela et il lui semblait que la terre fût couverte d'une toile bleue.

— Cueille-les vite, Marouchka, ordonna le jeune Mars.

Enchantée, Marouchka se dépêcha de cueillir les violettes et en fit un grand bouquet. Elle remercia gentiment les mois et retourna vite à la maison.

* * *

Holéna fut bien étonnée et la marâtre aussi, lorsqu'elles virent Marouchka reve-

nir avec les violettes. Elles ouvrirent la porte et le parfum des fleurettes se répandit dans toute la maison. En colère, Holéna demanda :

— Où les as-tu cueillies?

— C'est là, tout en haut, sous les buissons qu'elles poussent ; il n'y en a pas mal.

Holéna lui arracha le bouquet de la main, le mit à son corsage, respira les fleurs et les donna à sentir à sa mère ; mais elle ne dit pas à sa sœur : « Veux-tu les respirer? »

Le lendemain, Holéna, qui était assise tout près du poêle, voulut avoir des fraises.

— Maroucha, va et m'apporte des fraises des bois, dit-elle.

— Mon Dieu, mais, ma sœur chérie, qu'est-ce qui te vient à l'esprit? A-t-on

jamais entendu dire qu'il y ait des fraises sous la neige?

— Vilaine fille, qu'as-tu à répliquer quand je t'ordonne quelque chose? Dépêche-toi et si tu ne m'apportes pas de fraises, je te tuerai! menaça Holéna.

La marâtre poussa Marouchka dehors, ferma la porte derrière elle et tira le verrou. Alors, tout en pleurant, la jeune fille se dirigea vers la forêt. Il y avait là des murailles de neige et nulle part on ne voyait la trace d'un pied humain. Elle erra longtemps, longtemps ; elle eut faim et très froid et elle pria le Seigneur qu'Il la prenne plutôt de ce monde. Alors tout à coup elle vit de nouveau la même lumière qu'elle avait aperçue l'autre jour. En la suivant elle arriva de nouveau au grand feu. Les douze hommes, les douze mois, étaient toujours assis autour du feu.

Sur la plus haute pierre, le grand Janvier, blanc et moustachu, tenait la massue à la main.

— Mes braves hommes, laissez-moi me réchauffer ; déjà le froid me secoue.

Le grand Janvier hocha la tête et lui demanda :

— Pourquoi, ma fille, es-tu de nouveau venue ici et que cherches-tu ?

— Je viens cueillir des fraises, répondit la jeune fille.

— Mais nous sommes en hiver et les fraises ne poussent pas dans la neige, dit le grand Janvier.

— Oh ! oui, je sais bien, répondit tristement Marouchka, mais ma sœur Holéna et ma mère m'ont ordonné de cueillir des fraises. Si je n'en trouve pas, elles me tueront. Je vous prie gentiment, mes oncles, dites-moi, où pourrais-je en cueillir ?

Alors le grand Janvier se leva de son siège, s'approcha du mois qui était assis en face de lui, lui tendit la massue en disant :

— Frère Juin, mets-toi maintenant sur mon siège.

Le mois de Juin s'assit sur la pierre et brandit la massue au-dessus du feu. Le feu devint trois fois plus grand, la neige fondit immédiatement, les arbres se couvrirent de feuilles, les oiseaux chantèrent et crièrent alentour et il y avait partout, partout des fleurs. C'était l'été. Et sous les buissons, c'était comme si on avait semé de petites étoiles blanches, et on les voyait se transformer vite en fraises qui mûrissaient. A peine Marouchka avait-elle jeté un regard, qu'il y en avait tellement qu'on aurait cru que la terre avait été arrosée de sang.

— Va vite les cueillir, Marouchka, vite, dit l'aimable Juin.

Toute enchantée, Marouchka remplit prestement son tablier. Elle remercia gentiment les mois et retourna à la maison.

* * *

Holéna fut bien étonnée et la marâtre aussi, lorsqu'elles virent Marouchka revenir, le tablier tout plein de fraises. Elles ouvrirent la porte et le parfum des fraises se répandit dans toute la maison.

— Où les as-tu cueillies ? demanda Holéna en colère. Et Marouchka répondit avec douceur :

— C'est là, tout en haut, qu'elles poussent. Il n'y en a pas mal.

Holéna prit les fraises et en mangea à sa faim et la marâtre en mangea aussi ;

mais elle ne dirent pas à Marouchka :
« Veux-tu en prendre une ? »

Cependant Holéna n'était pas contente, et le troisième jour elle eut envie de mordre dans des pommes.

— Va, Maroucha, à la forêt et m'apporte des pommes rouges, commanda-t-elle.

— Mon Dieu, mais, ma sœur chérie, qu'est-ce qui te vient à l'esprit ? A-t-on jamais entendu dire qu'il y ait des pommes mûres en hiver ?

— Vilaine fille, qu'as-tu à répliquer quand je t'ordonne quelque chose ? Dépêche-toi d'aller à la forêt, et si tu ne m'apportes pas des pommes rouges, ma foi, je te tuerai !

La marâtre poussa Marouchka dehors, ferma la porte et tira le verrou. Alors, tout en pleurant, la jeune fille se dirigea

vers la forêt. Il y avait là des murailles de neige et nulle part on ne voyait la trace d'un pied humain. Elle erra longtemps, longtemps ; elle eut faim et très froid et elle pria le Seigneur qu'Il la prenne plutôt de ce monde. Alors elle aperçut de nouveau la lumière et en la suivant elle arriva au grand feu. Les douze hommes, les douze mois, étaient autour du feu ; ils étaient assis comme s'ils y étaient cloués, et le grand Janvier, blanc et moustachu, était sur la pierre la plus haute et tenait la massue à la main.

— Mes braves hommes, laissez-moi me réchauffer ; déjà le froid me secoue, dit Marouchka.

Le grand Janvier hocha la tête et lui demanda :

— Pourquoi es-tu venue encore ici, ma fille ?

— Je suis venue pour les pommes rouges, répondit Marouchka.

— Mais nous sommes en hiver et il n'y a pas de pommes rouges en hiver, dit le grand Janvier.

— Oh ! oui, je le sais, répondit Marouchka avec tristesse, mais ma sœur Holéna et la marâtre m'ont dit qu'elles me tueraient si je ne leur apporte pas des pommes rouges de la forêt. Je vous en prie gentiment, mes oncles, aidez-moi encore une fois.

Alors le grand Janvier se leva de son siège ; il alla vers l'un des mois plus âgés, lui tendit la massue et dit :

— Frère Octobre, va t'asseoir à ma place !

Le mois d'Octobre s'assit sur la pierre la plus haute et brandit la massue au-dessus du feu. Le feu devint plus haut,

la neige se perdit, mais sur les arbres les feuilles ne se développèrent pas ; déjà jaunes, elles tombèrent lentement. C'était l'automne.

Marouchka ne vit point de fleurs printanières ; et même s'il y en avait eu, elle ne les aurait pas regardées. Elle ne regardait que les arbres et, en vérité, il y avait là un pommier qui, tout en haut, au bout de ses branches, portait des pommes rouges.

— Prends-en vite, Marouchka, prends-en vite, ordonna Octobre.

Marouchka secoua le pommier ; il n'en tomba qu'une pomme. Elle le secoua de nouveau et il en tomba une autre.

— Prends-les vite, Marouchka, prends-les vite et cours à la maison ! cria Octobre.

Elle prit les deux pommes, remercia gentiment les mois et se dépêcha de rentrer chez elle.

* * *

Holéna fut bien étonnée et la marâtre aussi, lorsque Marouchka revint à la maison. Elles ouvrirent la porte et Marouchka leur donna les deux pommes.

— Et où les as-tu cueillies? demanda Holéna.

— C'est là, tout en haut dans la montagne, qu'elles poussent et il y en a encore beaucoup. Mais parce qu'elle avait dit qu'il y en avait encore, Holéna cria :

— Vilaine fille, pourquoi n'en as-tu pas apporté davantage? Les aurais-tu peut-être mangées en route?

— Oh! sœur chérie, je n'en ai pas mangé le plus petit morceau. Quand j'ai secoué l'arbre une première fois, il en est tombé une; quand j'ai secoué le

pommier de nouveau, la seconde est tombée et on ne m'a pas permis de le secouer encore. On m'a ordonné de faire diligence et de rentrer à la maison.

— Que le diable te frappe, vociféra Holéna ; et elle voulut battre Marouchka. Et la marâtre, qui n'était pas paresseuse, courut prendre un bâton pour la frapper. Marouchka ne voulut pas se laisser maltraiter ; elle se sauva à la cuisine et se cacha quelque part sous le fourneau. Alors Holéna, la gloutonne, s'arrêta de crier ; elle se mit à manger une pomme et en offrit à sa mère. Jamais de leur vie elles n'avaient mangé de si douces pommes et elles y mordirent goulûment.

— Maman, donne-moi ma pelisse, je veux aller moi-même à la forêt. Cette vilaine fille nous les mangerait de nouveau en rentrant. Je trouverai l'endroit, même

si c'est en enfer. Et je prendrai toutes les pommes, puisqu'il y en a tant que cela, même si le diable m'en veut empêcher.

Ainsi criait Holéna, et la mère essaya vainement de la dissuader. Elle endossa la pelisse, se couvrit la tête d'un grand châle, s'y enveloppa et s'en alla vers la forêt. Impuissante, sa mère joignait les mains sur le seuil de la porte en se lamentant qu'une si folle idée fût venue à l'esprit de sa fille.

Holéna prit le chemin de la forêt. Il y avait là des murailles de neige et nulle part on ne voyait la trace d'un pied humain. Elle erra, erra, et l'envie des pommes la poussait toujours plus loin, comme si elle était chassée par quelqu'un. Alors tout à coup elle vit une lumière dans le lointain. Elle arriva au feu autour

duquel étaient assis les douze hommes, les douze mois. Mais elle ne leur fit pas la révérence, ne les pria pas ; elle tendit simplement les mains au-dessus du feu pour se réchauffer, comme si le feu avait été allumé uniquement pour elle.

— Pourquoi es-tu venue ici, et que cherches-tu ? demanda d'une voix courroucée le grand Janvier.

— Que me demandes-tu cela, vieux fou ? Tu n'as pas besoin de savoir pourquoi je suis venue et où je vais, répondit durement Holéna. Puis elle reprit le chemin de la forêt, comme si les pommes, toutes prêtes, l'y attendaient.

Mais le grand Janvier fronça les sourcils et brandit la massue au-dessus de sa tête. A l'instant même, le ciel s'assombrit, le grand feu diminua ; il tomba une neige épaisse et un vent glacé souffla. Holéna

ne vit plus un pas devant elle. Elle fut prise dans des tourbillons toujours plus terribles. Elle invectiva contre Marouchka et même contre le Seigneur. Ses pieds commencèrent à geler, ses genoux fléchirent et elle s'affaissa par terre.

* * *

Cependant la mère attend Holéna. Elle regarde par la fenêtre ; souvent elle sort de la maison pour voir si sa fille revient. Les heures passent, mais Holéna n'arrive pas et n'arrive toujours pas.

— Est-ce qu'elle ne veut pas quitter son pommier ? ou que s'est-il donc passé ? se demande la mère. Elle prend sa pelisse, s'enveloppe dans son châle et va chercher sa fille. La neige tombe toujours plus dense ; le vent est toujours plus glacial ;

la neige remplit tous les trous. Péniblement elle avance dans la tourmente en appelant sa fille par son nom ; mais nulle âme ne lui répond. Elle perd son chemin, ne sait plus où elle est ; elle invective contre Holéna et contre le Seigneur. Ses pieds gèlent, ses genoux fléchissent, elle aussi s'affaisse par terre.

Pendant ce temps, Marouchka est à la maison où elle prépare le repas, traite la vache et lui donne à manger. Mais ni Holéna, ni la marâtre ne rentrent.

— Où donc demeurent-elles si longtemps ? se demande Marouchka inquiète, lorsque, le soir étant venu, elle s'assied au rouet.

Elle y demeure jusqu'à la nuit, son fuseau est déjà plein, mais les deux femmes ne reviennent pas.

— Oh ! mon Dieu, que leur est-il arrivé ? se lamente la bonne fille. L'âme pleine d'angoisse, elle regarde par la fenêtre. Dehors, on ne voit âme qui vive ; seules les étoiles étincellent après que la tempête s'est apaisée. La terre aussi scintille de toute cette neige et les toits craquent, tant il fait froid. Tristement, elle ferme le guichet et prie pour sa sœur et pour sa belle-mère.

Le lendemain matin elle les attend pour déjeuner, et puis pour le repas de midi ; mais elle ne reverra ni Holéna, ni la marâtre. Mortes de froid, elles gisent toutes deux dans la forêt.

Marouchka hérita d'elles la maison, la vache, le jardin, les champs et la prairie autour de la maison. Et quand le printemps vint, il se trouva un beau gars qui

épousa Marouchka et ils vivèrent en paix.

La sainte paix et l'amour sont au-dessus
de tout !
